

pénétrant jusqu'aux corps ligneux, sont alors indispensables pour que l'arbre reprenne vigueur au moyen de la libre circulation de la sève.

Les fentes perpendiculaires qu'on remarque souvent sur l'écorce un peu dure des pommiers ou des bois-blancs, ne sont-elles pas une preuve de la nécessité de ces incisions ?

Essayez, et vous réussirez, sur toutes espèces d'arbres, moins ceux produisant des fruits à noyaux, et dont l'écorce se détache horizontalement. Choisissez deux arbres, tels que pommiers, ormes, bois-blancs, etc., de même essence et de même grosseur à côté l'un de l'autre et n'opérez que sur l'un d'eux ; le résultat infaillible sera en faveur de celui dont l'écorce aura été incisée.

Cette opération se fait aussi avec succès sur les tiges ou branches faibles dont on veut augmenter le développement, quelque soit leur âge.

Guérison des insolations, vulgairement coups de soleil

Nous lisons dans le *Journal d'Agriculture Progressive* :

Au moment où de tous côtés on signale des accidents occasionnés par les chaleurs tropicales, nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt la note suivante indiquant un moyen bien simple pour guérir les insolations ou coups de soleil.

Il consiste tout bonnement (le patient étant sur son séant), à renverser et maintenir sur son crâne ou sommet de la tête un verre de table plein d'eau en ayant soin de retourner le verre par un mouvement assez prompt, pour que l'eau qui y est contenue s'en échappe le moins possible. On a pour cela le soin d'étendre préalablement sur la tête du malade un linge fin (mousseline double ou calicot) pour, au moyen d'un bouret qu'on forme avec ce linge autour du verre une fois renversé, empêcher l'eau qui y est resté de couler trop facilement.

On voit peu après des globules monter à la surface de l'eau comme si elle entraînait en ébullition ; les atroces douleurs de la tête diminuent dès ce moment et finissent bientôt par disparaître tout-à-fait. On est ainsi guéri comme par miracle ! Il faut probablement avoir le soin de ne pas trop tarder à appliquer ce remède qui doit être bien connu, surtout de nos pêcheurs.

L'épreuve en fut faite par moi-même, il y a déjà bien longtemps. Revenant d'une partie de pêche en juillet, je fus obligé de me coucher en proie à d'atroces douleurs de tête qui me fendaient la cervelle. Je n'y aurais sans doute pas résisté, sans une bonne femme qui, devenant que la cause de mon mal n'était autre qu'un coup de soleil, m'en débarrassa au moyen de cette simple application. — Louis DEPAUL.

Moyen pour reconnaître la qualité saccharine d'une betterave

Avec une lame quelconque, ou l'ongle même, on entame légèrement la pelure de la betterave à la partie inférieure du pivot ; c'est-à-dire au dessus du collet, puis, au bout de deux minutes on regarde si une coloration en rouge se produit aux parties qui ont été entamées par la lame ou par l'ongle : plus la coloration en rouge sera prononcée, meilleure sera la betterave. Ainsi une nuance rouge sang indiquera une densité très-élevée, 6 degrés par exemple, et peut-être davantage, à peine sensible au bout de deux minutes, indiquera une densité de 2, 3 ou 5.

S'il est vrai que ce procédé ne donne pas directement le degré exact du jus, il suffit d'un peu de pratique seulement pour arriver à reconnaître à quelques dixièmes près la densité réelle ; car on peut après quelques essais, former pour soi-même une espèce de série type des diverses nuances correspondant aux diverses densités.

Il est nécessaire que le temps d'essai reste le même pour toutes les betteraves, on peut le fixer à deux minutes.

Ce procédé est bon pour le fabricant de sucre ou d'alcool et pour le cultivateur qui veut choisir des porte-graines ; dans ce cas, il prendra toujours celles qui présentent une nuance rouge foncé.

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

XXXV

Le départ, une reconnaissance, une conversation.

(Suite.)

— Marchez devant, Mariette, dit le jeune homme d'un ton froid.

— Silence ! Ne m'appellez pas ainsi ! répliqua Cœna avec un accent où il y avait à la fois de la colère et de la supplication ; puis, elle rentra précipitamment dans son appartement.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda le page qui faisait des efforts visibles pour cacher sous un calme apparent les émotions auxquelles il était en proie.

— Comprenons-nous bien, Ermach, dit Cœna. Nous resterons amis, n'est-ce pas ?

— Que vous importe mon amitié, Mariette ? demanda le page dont les lèvres frémissaient.

— Encore une fois, ne m'appelle pas de ce nom que je hais, et qui me fait horreur, dit Cœna. Je te demande de nouveau : serons-nous amis ou ennemis ?

— Pourquoi aurais-je pour vous de l'indulgence et de l'amitié ? demanda Ermach toujours avec la même froideur. Il est certain que quand vous habitiez...

— Oui, oui, je comprends ! dit la jeune femme en l'interrompant avec impatience ; ne prononcez pas le nom de cette demeure... les murs ont des oreilles.

— Je n'en dirai pas davantage, puisque vous le voulez, dit le page ; mais vous savez de quels sentiments nous étions animés l'un pour l'autre, et quels motifs j'ai de vous haïr, de me venger de vous.

— Oui, j'ai eu tort, exclama Cœna, j'ai eu tort. Mais n'aurais-tu donc pas le courage d'oublier, de pardonner ? Voyons, dis-moi, Ermach, dis-moi tu me pardonnes ?

— Jamais... Jamais ! répliqua le jeune homme en jetant sur elle un regard plein de haine.

— Mais quel mal pourrais-tu me faire ? demanda Cœna qui tremblait de tout son corps.

— Vous aimez le chevalier Henri de Brabant, dit le page, les dents serrées, d'une voix étouffée et d'un air d'inférieur triomphe.

— Ah ! exclama la jeune femme. Mais non, Ermach, tu t'es trompé.

— C'est vainement que vous cherchiez à nier, dit le jeune homme en l'interrompant. Par les souffrances que j'ai endurées, par les larmes brûlantes que j'ai versées, je ne permettrai pas qu'une iniquité s'accomplisse, et je serai vengé.

— Assez, assez ! dit Cœna vivement. J'accorde que tu as raison, et que j'aime le chevalier de Brabant.

— Il a été bon et généreux pour moi, s'écria Ermach ; il m'a arraché d'une maison que j'abhorrais, et à une existence qui m'était odieuse.

— Oui, je sais que tu lui as rendu un important service, dit Cœna. Mais rappelle-toi, Ermach, ce serment qui te défend de révéler les mystères de la Maison Blanche et du château d'Hamelin.

— Madame, je respecterai ce serment, fit le page avec indignation : mais, sans le violer, je puis en dire assez au chevalier de Brabant.

— Non, non, tu ne voudrais pas me perdre, Ermach ! s'écria Cœna joignant les mains et avec un accent suppliant. Tu ne voudrais pas me faire mourir en présence de l'homme que j'aime ! Rien ne pourra-t-il donc t'émouvoir, ni larmes, ni prières...

— Rien, répondit Ermach.

— Et si je te faisais connaître tes parents, si je te fournissais le moyen de les retrouver ? dit Cœna.

— A cette condition, à cette condition seule, je vous ferai grâce, répondit le page. Oh ! s'écria-t-il, j'ai bien souffert, vous m'avez causé bien du mal, mais si vous faisiez cela, je vous pardonnerais, qui sait, je vous bénirais peut-être un jour.

— Ecoute, dit la jeune femme après plusieurs minutes de réflexion, nous n'avons pas le temps en ce moment, et les explications que j'aurais à donner sont longues. Ce soir, lorsque tout